

Bulletin national santé mentale et précarité

Le prendre soin a-t-il encore une langue ?

édito

Jean Furtos

« Il hésitait à rentrer chez lui », dans sa langue, une langue où il se sentirait vraiment « chez lui », comme l'écrit Abdellatif Chaouite. Carole Favre pose directement la question : le « prendre soin » a-t-il encore une langue dans le cadre du management actuel ? « L'esprit PowerPoint » n'infiltré-t-il pas subtilement les esprits, avec son lexique martial et son argumentation en forme de table des matières ? Ce numéro est orienté par cette question lancinante : serions-nous en train de devenir étrangers au pays de notre travail, et comme tel, d'y perdre notre langue ?

Jacqueline Dheret s'interroge sur les conditions de possibilité de la parole chez des sujets précaires, « dramatiquement autonomes », délocalisés, ébranlés par la réalité rencontrée dans un monde hostile. Les psychanalystes ont à changer leurs oreilles, écoutant « en présence réelle », ce qui crée un point de fixité, un lien.

Sur un autre plan, que faut-il pour que les textes fondateurs parlent encore aux psychanalystes, s'interroge Lina Balestrière ? Il faut, répond-elle, que le travail de lecture s'apparente à une mastication pour malaxer le texte par une lecture « sadique », afin qu'il devienne nourrissant et renforce le désir de travailler sur le chantier ; ainsi la psychanalyse ne deviendra-t-elle pas une langue morte.

Et la psychiatrie dans tout ça, qui a, comme le travail social, accepté la notion de souffrance psychique comme un effet du tourment de l'existence en contexte social ? Elle fait ainsi pièce à l'avancée de « l'evidence based medicine », mais doit éviter une pathologisation de l'existence. Un pas plus loin, on se heurte à un texte d'antipsychiatrie, comme on n'en n'avait plus l'habitude : une psychiatrie pensée comme « propagande », qui individualise les troubles pour dédouaner le collectif.

Faut-il alors démissionner ? Faut-il se taire ? Pour le dire autrement, peut-on encore parler librement dans le soin et autour du prendre soin ? Oui, si l'on peut parler en français courant, d'une manière claire, ferme, non violente (pour dire, et non pour se défouler, au sens trivial de ce terme). Le professionnel pourrait ainsi « rentrer chez lui », dans sa langue, son lieu, sa temporalité, vivant, entraînant dans le même mouvement celle et celui qu'il est supposé aider. Mais une intériorité au service du vivant nécessite que l'Institution protège le subjectif, la prise de risque, la marge de manœuvre. Cela est-il possible en période d'hégémonie d'un certain type de management, où la peur des représailles semble déjà confiner la parole à un langage convenu de type PowerPoint ?

Le lecteur aura remarqué que cet éditto est truffé de points d'interrogation. Nous en ajouterons un dernier : qu'en pensent les Directeurs d'hôpitaux, des structures sociales, des ARS ?

Nous sommes dans une histoire en train de se faire, œuvrons pour qu'elle se fasse sans que le subjectif ne soit complètement rabattu par ce qui l'empêche.



DOSSIER

Chez lui... Abdellatif Chaouite	p. 2	La souffrance psychique en perspective Jean Christophe Coffin	p.9-10
Le prendre soin a-t-il une langue ? Carole Favre	p.3	La propagande psychiatrique au pouvoir Olivier Labouret	p.11 et 13
PowerPoint ou comment engourdir les esprits... Franck Frommer	p.4-5	Parler en français courant Jean Furtos	p.12-13
Créer les conditions de possibilité de la parole Une dangereuse autonomie Jacqueline Dhéret	p.6 et 8	Effets psychosociaux de la mondialisation sur la santé mentale ONSMP-ORSPERE	p.14-15
Du sadisme au texte et de son usage vivifiant Lina Balestrière	p.7-8	ACTUALITÉS	p.16

Au sommaire

RHIZOME est téléchargeable
sur le Web :
www.orspere.fr